

par une grande et subite frayeur, est très-difficilement curable; on doit s'attacher cependant à faire disparaître la conséquence la plus fâcheuse de cette désagréable infirmité; nous voulons parler de l'insomnie occasionnée par la perpétuelle perception du bourdonnement. On y réussit, paraît-il, en imposant au malade un bruit plus fort que celui qu'il croit entendre, et qui étouffe, pour ainsi dire, le premier. La persistance de ce second bruit, loin d'entraver le sommeil, le provoque et procure beaucoup de calme aux malades.

Le désagrément qui s'attache à la production de sons anormaux dans l'oreille est tellement considérable, qu'il n'est pas rare de voir des malades implorer leur guérison au prix des plus cruelles opérations. Lorsque les bourdonnements sont dus à des affections de l'appareil auditif, on doit donc s'attacher, en premier lieu, à faire disparaître ce symptôme pénible. Suivant les indications, on a proposé les injections avec des préparations stimulantes, dans le conduit auditif externe; des injections d'eau tiède, qui sont souvent très-efficaces; des applications dérivatives, les antiplogistiques, les ventouses derrière l'oreille, les mouchetures des veines du pavillon, la saignée de la jugulaire accompagnée de douches froides sur la tête, etc. Mais le moyen le plus efficace, ou tout au moins le plus en faveur aujourd'hui, est le cathétérisme de la trompe d'Eustache, accompagné d'injections liquides ou gazeuses dans la caisse du tympan.

Guyot, maître de postes à Versailles et atteint de surdité, imagina le cathétérisme de la trompe en 1724, et se guérit radicalement. Ce procédé, accueilli d'abord avec beaucoup de réserve, est aujourd'hui accepté dans la pratique et très en vogue, surtout en Allemagne. Les injections liquides dont on accompagne cette opération méritent cependant peu de confiance, et exposent à la stagnation des liquides dans l'oreille moyenne; au contraire, les insufflations d'air, proposées par M. Deleau, et les insufflations de vapeurs, au moyen de l'appareil de Kramer de Berlin, et de celui de M. Bonnafont, sont d'une utilité incontestable. Les vapeurs d'éther acétique, d'éther sulfurique, d'ammoniaque, d'essence de menthe, de camphre, de benjoin, sont les agents médicamenteux les plus communément employés, et ceux dont l'usage a été le plus souvent couronné de succès.

Bourdonnements, recueil d'articles publiés dans le *Siècle* par Alphonse Karr. En venant de relire, pour en rendre compte, cette série de causeries avec le public, nous nous sommes demandé comment ces espèces de chroniques, qui nous ont charmé lors de leur apparition, ne supportent pas une seconde lecture? C'est que l'auteur n'a *bourdonné* que pour *bourdonner*, comme le frelon, qui fait beaucoup de bruit et peu de besogne, au lieu d'imiter l'abeille, qui bâtit un édifice dont le plan est arrêté d'avance, le dessin bien tracé, les différents corps de bâtiments en parfaite harmonie. Les *Bourdonnements*, au contraire, sont formés d'un assemblage de traits confus et discordants. Alphonse Karr ressemble à un homme qui vide un sac, d'où tombent pêle-mêle des objets de toute espèce, destinés à tous les usages: des tablettes, des pinces, des fleurs fanées et des nœuds de ruban. Son âme laisse se répandre en désordre des sentiments et des pensées de toute nature. On voit se succéder, dans cet interminable tête-à-tête avec le public, les réflexions politiques et religieuses, les personnalités, les remarques de bon sens, les rêveries, et jusqu'aux caquetages. Les *Bourdonnements* révèlent un esprit fourvoyé. Alphonse Karr a voulu morigéner son siècle, et chez lui le pamphlet tourne à la caricature. « Sa pétulance d'écolier, dit M. Paul de Molènes, s'accorde mal avec la tâche rude et sérieuse qu'il a entreprise. Quand il attaque un homme d'Etat, fronde le pouvoir ou la religion, il a toujours l'air de se croire encore un écolier occupé à tourmenter les bourgeois ou à casser les lanternes de la grande rue. » C'est un enfant terrible, qui rit de lui-même plutôt que de ne se moquer de personne. Il a fait de l'esprit pour faire de l'esprit. Les sentiments qui pouvaient s'épanouir en lui, le pamphlet les a frappés d'abord dans leur forme extérieure, c'est-à-dire dans le langage, puis il a fini par les altérer dans leur essence. Alphonse Karr est descendu jusqu'à bafouer le patriotisme, et là où il attendait un sentiment, le lecteur désappointé ne trouve plus qu'un mot. Compense-t-il au moins l'absence du fond par le mérite de la forme? Hélas! non. D'imparadonnables négligences de langage; des tours d'une familiarité choquante, un ton de plaisanterie vulgaire, viennent trop souvent se mêler à une fâcheuse manie de se mettre en scène. Il est tourmenté du besoin inquiet d'une singularité plus recherchée que naturellement originale. Or, l'affectation est à l'originalité ce que la fanfaronnade est au courage; si elle ne l'exclut pas, elle en fait tout au moins douter. Au lieu de jeter une lumière soudaine dans une discussion politique, religieuse ou littéraire, les *Bourdonnements* n'y apportent qu'une plaisanterie.

En dépit de tous ces défauts, les *Bourdonnements* ont obtenu un grand succès, qui dépend de deux causes: d'abord, c'est une faiblesse inhérente à la nature humaine de prendre plaisir à voir tourner les autres en ridicule;

en outre, Alphonse Karr petite d'esprit, et, en France, l'esprit fait tout passer. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire la causerie sur *l'Immaculée conception*, traitée en apologue.

Si l'auteur des *Bourdonnements* s'était prudemment tenu dans le vague de quelques observations d'un ordre élevé, il aurait pu suppléer par l'intelligence de l'ensemble aux défauts des détails. Mais cela ne lui suffisait pas. C'est dans ses plus secrètes particularités qu'il a voulu nous faire connaître la vie mondaine tout en protestant de son mépris pour elle. De là est résultée une chronique des plus étranges. « Quand on vit au fond d'une vallée ou au bord de l'océan, selon la judicieuse remarque de M. de Molènes, il ne faut pas se mettre à tenir un journal de ce qui se passe dans les ruelles; car, outre le risque d'écrire un mauvais journal, on court celui de faire perdre à sa retraite toute sa dignité. » En parlant sans cesse et avec une sorte d'orgueil des loisirs et des méditations de sa solitude, on attire sur sa tête cette belle et juste sentence de Montaigne: « C'est une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oisiveté et de sa cachette. Il faut faire comme les animaux, qui effacent leurs traces à la porte de leur tanière. »

BOURDONNER v. n. ou intr. (bour-do-né — rad. *bourdon*). Faire entendre, en parlant des insectes et des petits oiseaux, un bruit sourd et continu, comme celui que produit le bourdon: *On n'entendait pas un insecte bourdonner dans l'air*. (A. Karr.) *Un ruisseau s'enguirlandait de dionées; une multitude d'éphémères bourdonnaient à l'entour*. (Chateaub.) *Règle générale, une guêpe qui vous bourdonne à l'oreille, une femme qui vous taquine et vous contredit, c'est à peu près la même chose*. (G. Sand.)

Ne souffrons pas qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

BÉRANGER.

— Par anal. En parlant des personnes. Produire un murmure sourd, analogue au bourdonnement des insectes: *Il voit un peuple qui cause, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire*. (La Bruy.) *Une demi-douzaine de nègrillons bourdonnaient autour de la table*. (Rog. de Beauv.) *Vois-tu cet essaim de danseurs qui bourdonnent sous le lustre?* (Balz.)

En entendant cet essaim bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner.

GRESSAT.

— Par ext. Murmurer, donner des marques confuses de désapprobation: *La vile tourbe bourdonne et triomphe; le sage se tait, cède et gémit tout bas*. (J.-J. Rousseau.) *Les ducs n'avaient rien à perdre; ils laissaient bourdonner et aboyer*. (St-Sim.)

— Mettre en branle le battant d'une cloche, et le faire frapper des deux côtés.

— Fig. S'évertuer, s'efforcer, se donner inutilement du mal, à l'exemple de la mouche du coche dans la fable de La Fontaine: *Il n'appartient bien de bourdonner, à moi, la mouche du coche*. (Volt.)

Chacun bourdonne autour de l'œuvre politique,
Chacun y veut mettre la main.

A. BARBIER.

— v. a. ou tr. Murmurer: *Les Hottentots bourdonnent une sorte de grognement qui dénonce l'abrutissement de la solitude*. (J. Arago.) *Chanter à demi-voix: Que bourdonnez-vous là? Je bourdonne une vieille chanson*.

— Fam. Répéter à tout moment: *Il faut que je bourdonne mes péchés comme la mouche*. (Mme de Sév.) *J'entends bourdonner à mes oreilles des choses qui m'affligent*. (Mme de Simiane.)

— Poët. Célébrer en bourdonnant: *Il est un Dieu... L'insecte bourdonne ses louanges*. (Chateaub.)

De l'Être universel, unique,
La splendeur dans mon cœur a lui,
Et j'ai bourdonné mon cantique
De joie et d'amour devant lui.

LAMARTINE.

— Typogr. Faire des bourdons ou omissions de mots.

BOURDONNET s. m. (bour-do-né — rad. *bourdon*). Chir. Faisceau de charpie que l'on introduit dans un ulcère ou une plaie, pour en absorber le pus.

BOURDONNEUR, **EUSE** adj. etn. m. (bour-do-neur — rad. *bourdon*). Hist. nat. Se dit des oiseaux mouches et des colibris, à cause du bourdonnement qu'ils produisent en volant: *Les oiseaux bourdonneurs*. Les *bourdonneurs*.

BOURDONNIER s. m. (bour-do-mié — rad. *bourdon*). S'est dit autrefois pour pèlerin, à cause du bourdon dont les pèlerins étaient armés. Nom que les Albigeois donnaient par dérision aux croisés qui les combattaient. On dit aussi *bourdonneau* et *bourdonniste*.

— Typogr. Ouvrier compositeur qui a coutume de faire, par manque d'attention, beaucoup de bourdons ou omissions de mots.

— Techn. Poutre d'un gond renversé. Support de la poutre d'un moulin. Partie supérieure arrondie du chardonnet d'une porte. Dans ces trois cas, on dit également *bourdonnière*.

BOURDONNORO s. m. (bour-do-no-ro). Pêch. Première chambre d'une madrague.

BOURDOT DE RICHEBOURG (Charles-Antoine), jurisconsulte, né à Paris en 1685, mort en 1735, était avocat au parlement de Paris. Il est surtout connu comme éditeur et annotateur de l'importante collection des coutumes de France, le *Nouveau coutumier général* (Paris, 1724, 4 vol. in-fol.), recueil toujours estimé, malgré quelques imperfections.

BOURDOT DE RICHEBOURG (Claude-Etienne), littérateur français, né à Paris en 1699. Il suivit d'abord la carrière du barreau, servit ensuite dans l'armée, et finit par s'occuper de littérature. La plupart de ses ouvrages ne portent pas son nom; ce sont: *Evander et Fubie*, histoire tragique (1726); *Invention de la poudre*, poème en trois chants (1732); *Mémoires de Guillaume Nottingham*, ou le *Faux lord Kingston*; *Recherche de la religion*; *Histoire de la sainte Eglise de Vienne* (1751). Il fut aussi le premier rédacteur du *Journal économique*, et composa le tome III de *l'Histoire générale de la marine*, de Boismé.

BOURDOUAN ou **BERDOAN**, ville de l'Indoustan anglais, présidence du Bengale, à 95 kilom. N.-O. de Calcutta, ch.-l. du district de même nom, sur la Dumdumah; 54,000 hab. Cette ville, reliée à Calcutta par un chemin de fer, le premier qui ait été construit dans l'Inde, était autrefois la capitale d'un Etat indépendant, cédé aux Anglais en 1760; elle est encore la résidence d'un rajah titulaire qui n'exerce aucune autorité. Commerce d'indigo, coton, canne à sucre.

BOURDOULENQUE s. m. (bour-dou-lain-ke). Hort. Variété de raisin à grain noir et rond.

BOURE, dieu scandinave.

BOURÈCHE s. f. (bou-rè-che). Mar. Bourrelets qu'on fait de distance en distance sur les cordages.

BOURELAGE s. m. (bou-re-la-je). Féod. Dime qui se percevait, à l'exclusion de tout autre droit, dans certaines paroisses du Poutou.

BOURELLEMENT adv. (bou-rè-le-man — rad. *bourrel*, qui s'est dit pour *bourreau*). Comme un bourreau, cruellement. Il Vieux mot.

BOURET (Claude-Antoine), comédien français, mort à Paris en 1783. Il ne s'était encore senti aucune vocation pour la carrière théâtrale, lorsqu'un incident bizarre le détermina à se faire acteur. Vadé travaillait à sa pièce de *Nicaise*, et cherchait un interprète qui possédât le masque du rôle. Le hasard amena chez lui le jeune Bourret. A son air et à sa voix de polichinelle, Vadé s'écria: « Voilà Nicaise tout trouvé, » et il le fit recevoir à l'Opéra-Comique. Bourret débuta pendant la durée de la foire Saint-Germain, en 1755, par le rôle d'Alain dans la *Chercheuse d'esprit*, de Favart. Le 7 février 1756, on jouait la pièce de Vadé. « Cet acte a beaucoup réussi, dit le *Mercur de France*. Bourret (Nicaise) paraissait être fait pour le rôle, et il y mérita les applaudissements qu'il reçut. » A dater de ce moment, le protégé de Vadé devint le niais à la mode, ce qui ne l'empêcha pas d'exceller dans les rôles de Crispin. La Comédie-Française, oubliant ses anciens dédains à l'égard des histrions de la foire, engagea Bourret, dont le début eut lieu le 2 décembre 1762, par les rôles de Turcaret et de Crispin dans *Crispin rival de son maître*; il y avait presque une épigramme à l'adresse des sociétaires, dans le choix fait par le nouveau venu. On se rappelait encore à cette époque de quelle manière les comédiens hauts sur pattes, comme on les nommait à la foire, avaient traité Le Sage, et Bourret, en homme d'esprit, se présentait au public sous le patronage du célèbre auteur de *Gil Blas*. Il se montra très-faible dans le rôle du financier, mais il excita l'hilarité générale en jouant Crispin avec une verve et une gaieté charmantes. Il aborda successivement un grand nombre de rôles du *haut trottoir*, entre autres ceux de Sosie dans *Amphitryon*; de Crispin des *Folies amoureuses*; de *Crispin médecin*; de Crispin, dans le *Légitime universel*; d'Hector, dans le *Joueur*; de Sbrigani dans *Monsieur de Pourceaugnac*; de Ménéchme bourru, dans les *Ménéchmes*; de Frontin, dans *l'Impromptu de campagne*, etc. « On l'admit à l'essai dès que son début fut terminé, dit Lemazurier. Dans le cours de l'année suivante, il fut reçu aux grands appointements de 2,000 livres, et au nombre des sociétaires en 1764. » Voici le jugement que porte sur cet acteur un de ses contemporains: « Bourret joue supérieurement les ivrognes, les rôles d'Alain et de Nicaise, et les Crispins. Il est petit, mais bien fait; son masque est extrêmement comique, et son jeu des plus naturels. Il a peu de voix, et son organe n'est pas agréable dans le chant; cependant il a tenu son coin dans nos intermèdes français. » La Harpe, difficile d'ailleurs à contenter, prétend que c'était un *assez mauvais comédien*. Mlle Luzy, la camarade de l'artiste, rendait, à ce qu'il paraît, plus de justice à Bourret; il ne fut cependant pas satisfait de la manière dont elle lui accordait son suffrage. On assure qu'en parlant de lui en sa présence, et assez haut pour qu'il pût l'entendre, elle convint qu'il jouait fort bien les rôles de bête.

« Oui, mademoiselle, répartit Bourret, et votre suffrage est bien flatteur pour moi; vous devez vous y connaître, monsieur votre père en faisait. » On ajoute que ce mot était d'autant plus piquant qu'il frappait juste. Vers la fin de la vie de Bourret, sa prononciation était devenue si vicieuse qu'on ne l'entendait plus. La Comédie-Française fit une pension aux deux enfants que laissait ce comédien.

BOURET, fermier général, aussi célèbre par sa grande fortune que par ses prodigalités, et qui mourut insolvable, après avoir dévoré 42 millions en folies de tout genre. Il était originaire de Mantes et fils d'un laquais. Il commença sa fortune dans les voitures et sels du royaume, et épousa la fille de Tellez d'Acosta, lequel, de son côté, était entrepreneur des vivres. A l'aide des rapacités et dilapidations que se permettaient tous les financiers de cette époque, et auxquelles les clameurs de l'indignation publique ne pouvaient mettre de frein, sa fortune fut bientôt faite, et un beau jour il s'éleva fermier général. Toutefois, il faut lui rendre cette justice, qu'en plus d'une occasion il montra une humanité inconvenue aux autres traitants. Chargé de la fourniture des blés en Provence, il approvisionna cette partie de la France avec soin pendant la disette de 1744, sans réaliser aucun bénéfice et sans vouloir recevoir autre chose qu'une médaille d'or, qui lui fut offerte par les habitants, ce qui ne l'empêcha pas de montrer en mainte occasion la vanité et l'insolence du parvenu. Le poète Robbé, à qui il avait accordé une pension de 1,200 livres, et donné un emploi, se plaignait un jour à lui de ce qu'on lui avait refusé sa porte: « Parbleu! lui répondit Bourret, vous êtes un nigaud; il fallait dire que vous étiez à moi. — Je n'appartiens à personne, répliqua le poète; voici votre argent que je vous rapporte, et je ne veux plus de votre emploi. » Un autre poète ayant fait une comédie intitulée la *Confiance trahie*, où les financiers étaient assez maltraités, Bourret, avec plusieurs autres fermiers généraux, eut le crédit de faire empêcher la représentation par le lieutenant de police Sartines, plus heureux en cela que ceux qui avaient voulu bannir *Turcaret* de la scène. Le luxe, la magnificence de Bourret égalaient sa vanité. Comme les postes étaient entre ses mains, il avait organisé des relais qui, chaque matin, lui apportaient le poisson frais de Dieppe, luxe que les chemins de fer ont mis aujourd'hui à la portée du plus pauvre Parisien. Un jour, il invita une dame à dîner; celle-ci, condamnée au lait, accepta sous la condition expresse qu'il n'y aurait pas de petits pois, qui, à ce moment, se vendaient au poids de l'or. En entrant dans la salle à manger, elle vit la vache qui allait lui fournir du lait mangeant un boisseau de petits pois. Aussi ne fallait-il pas s'étonner si les plus célèbres écrivains produisaient les louanges au riche financier. Voltaire, Marmontel, vantaient ses mérites, et surtout sa splendide hospitalité. Mais il y avait encore bien des gens qui ne se laissaient pas éblouir, et qui protestaient contre l'insolence du parvenu. Grimm raconte qu'on montrait à Mme Geoffrin la superbe maison du fermier général, et qu'on lui demanda: « Avez-vous rien vu de plus magnifique, de meilleur goût? — Je n'y trouverais rien à redire, répondit la spirituelle visiteuse, si Bourret en était le frotteur. » Louis XV fut moins difficile que Mme Geoffrin; il vint visiter le célèbre financier dans son pavillon du Roi, situé dans la forêt de Roueuvre. En entrant, il aperçut un livre relié magnifiquement et qui portait pour titre: *le Vrai bonheur*; il était destiné à inscrire les jours où Bourret recevrait la visite du roi. Ce livre, unique dans son espèce, était nagère dans la bibliothèque de Guilbert de Pixérécourt, le fameux dramaturge. Il était composé de cinquante feuillets, avec un portrait de Bourret en tête. Un plan de la forêt de Roueuvre décorait le frontispice de ce curieux volume.

Il y a néanmoins dans la vie de Bourret une anecdote charmante. Jeune, il avait plu à Mlle Gaussin, la célèbre actrice du Théâtre-Français, qui accueillait si bien les jeunes gens qui lui offraient leurs hommages, et répondait à ceux qui lui reprochaient sa trop grande facilité: « Que voulez-vous? cela nous coûte si peu et leur fait tant plaisir! » Un jour, dans un de ces moments d'abandon dont les plus forts ne savent pas se défendre, Bourret donna à l'actrice un blanc-seing portant sa signature. Devenu fermier général, il se souvint de son imprudent promesse, et craignait de voir sa créancière venir lui demander pour le moins la moitié de sa fortune. Mais, chose rare! au XVIII^e siècle comme à toutes les époques, Mlle Gaussin était aussi désintéressée que tendre. Elle lui renvoya son billet, où elle avait tracé ces mots: *J'aimerais Gaussin toute ma vie*. Le financier ne démentit pas son caractère, et, moins délicat que son ancienne maîtresse, il lui envoya une écuelle d'or pleine de doubles louis. Vivant sans cesse au milieu des beaux esprits et des poètes, notre financier se sentit pris du désir d'être auteur, et publia les *Poésies diverses du sieur D...*; il ne dut pas manquer d'amis complaisants pour laver son linge sale, selon l'expression de Voltaire parlant de Frédéric le Grand, ni même au besoin de poètes besogneux pour lui céder leurs œuvres; chose qui se fait souvent encore de nos jours, où les gens de lettres ont cependant plus de respect d'eux-mêmes et une position plus indépendante qu'au siècle dernier. Le 10 avril 1777,